

A la biennale de Rennes, l'art est un jeu d'enfant

La quatrième édition du rendez-vous d'art contemporain réunit des artistes autour du thème des loisirs

- ARTS

RENNES

C'est une étrange internationale de travailleurs qui se réunit cet automne à Rennes. Des travailleurs pas comme les autres, à savoir les artistes plasticiens, pour une internationale de principe plus que de révolution, puisqu'ils ont été invités dans le cadre de la quatrième édition des Ateliers de Rennes. Une vaste exposition d'art contemporain qui, sur le rythme biennal, explore la question du travail dans toutes ses dimensions artistiques. Une idée née de son inventeur et principal sponsor privé (à hauteur de la moitié du budget), Bruno Caron, fabricant breton des sandwiches Norac et amateur d'art. Dès la première édition, il y a huit ans, ce patron mécène a décidé de faire turbiner les commissaires qu'il invitait sur la question du lien entre art et entreprises.

Mais Zoë Gray, l'auteure de cette édition qui se déploie sur trois sites, s'est amusée à tordre le concept. Pas de résidences d'artistes au sein de boîtes plus ou moins coopératives, comme auparavant. Elle a privilégié des angles d'attaque plus légers, « *en considérant la question du travail du point de vue du non-travail, du temps de loisir* », l'un se confondant tou-



La Halle Courrouze, transformée en aire de jeu. AURÉLIEN MOLE/POUR PLAYTIME

jours plus avec l'autre. Playtime clame donc sa triple exposition. Il est temps de jouer ! Mot d'ordre pris au pied de la lettre par les artistes réunis dans le site le plus réussi, la Halle de la Courrouze.

François Curlet fourre un club de golf dans les mains du visiteur. A sa disposition, un parcours dont chaque trou a été imaginé par un des artistes conviés. D'un corps enfoui sous la pelouse à un tapis rouge, d'un cercle aussi vert que pervers à une cellule de prison et son trou de souris, tous les coups sont permis. Et une grande liberté règne dans cet ancien arsenal.

Elle est renforcée par l'intervention de Bruno Peinado, qui a œuvré avec ses deux gamines prédados et livre le résultat de cette pratique en famille. Chat en cérami-

La question du jeu est ici prise très au sérieux, révélatrice des failles de notre société

que et collier de plastique, sac Air-mess et faux cactus, leurs humbles sculptures sont des plus rafraîchissantes.

Une autre artiste, Priscilla Fernandez, évoque en vidéo une manière bien plus sordide de faire travailler les enfants : elle a filmé un centre commercial lisboète réservé aux petits, qui y jouent à faire les grands. Coiffeur, caissière, cuistot, tous font « comme si que », pas vraiment conscients que toutes ces activités sont sponsorisées par de méga-enseignes, burgers et autres pizzas toc. On appréciera l'ironie, vu le contexte.

La question du jeu est prise ici très au sérieux, révélatrice des failles de notre société. La Finlandaise Pilvi Takala tente de s'incrus-

ter à Disneyland déguisée en Blanche-Neige, et suivie en caméra cachée. « Vous ne pouvez pas entrer comme ça, lui rétorque la sécurité. Vous n'êtes pas la vraie Blanche-Neige, la vraie est à l'intérieur. » Et la fausse de répliquer : « Moi qui croyais que la vraie n'était qu'une image... »

On doit à la même artiste une autre vidéo délicieuse, présentée, elle, au Musée des beaux-arts, qui se met sous le signe du « droit à la paresse ». Pour la réaliser, Pilvi Takala s'est fait embaucher comme stagiaire dans une entreprise de consultants. Elle y passe ses journées à monter et descendre dans l'ascenseur, sans bouger, ou à regarder droit devant elle pendant des heures, objectant aux curieux

qu'elle réfléchit « mieux dans sa tête que devant un écran ». Cela suffit à déconcerter les salariés et à saper joliment tous leurs principes de productivité.

Après avoir joué à créer son propre tableau abstrait à partir de magnets laissés à disposition par le volontairement paresseux peintre Nicolas Chardon, il ne faut pas manquer de découvrir la vidéo féroce de Marianne Flotron. Elle est parvenue à faire entrer dans une entreprise un metteur en scène du Théâtre des opprimés, inventé sous la dictature brésilienne « pour donner envie aux spectateurs-acteurs de changer l'état des choses ». A partir de jeux de rôle, ils révèlent tous deux « l'aspect pas si démocratique du monde du tra-

vail ». C'est à voir au FRAC Bretagne, dernier site de la biennale (qui collabore aussi avec une multitude d'autres structures rennaises). « Work as play, play as work », suggère ce dernier chapitre. Le travail comme jeu, le jeu comme travail. Le genre de concept où viendra se nicher la révolution de demain ? ■

EMMANUELLE LEQUEUX

Playtime, Les Ateliers de Rennes, Musée des beaux-arts, 20, quai Emile-Zola, et FRAC Bretagne, 19, avenue André-Mussat, Rennes. La Halle de la Courrouze, rue Lucie-et-Raymond-Aubrac, Saint-Jacques-de-la-Lande. De 2 à 9 euros. Tél. : 02-99-83-95-63. Jusqu'au 30 novembre. www.lesateliersderennes.fr